

Jean-Louis Comolli

L'oral et l'oracle

Séparation du corps et de la voix

in Images documentaires 55/56, 1^{er} trimestre 2006

EXTRAITS

(Le film d'Anri Sala, *Intervista*, en exemple)

« Un jeune homme, Anri Sala lui-même, découvre dans un déménagement une bobine de film 16mm. Manque le son : la bande son a été perdue. C'était l'époque, lui expliquera l'ingénieur du son devenu taximan, où l'on filmait en double-bande, image et son séparés. Séparés, non sans devoir redevenir synchrones comme ils l'étaient à l'enregistrement. Mais retenons ceci : manque, perte, absence, dès les premiers instants du film se déploie le vocabulaire du désir. Ce lien du désir au manque passe par la machine (la caméra, le magnétophone). La défaillance de la machine révèle le manque comme désir.

Cette bande célibataire montre des images d'un congrès de la jeunesse albanaise, au temps de Enver Hodja — « en 77, je crois », dira la mère du réalisateur, alors jeune femme, qui y est filmée. D'abord en plan large, perdue dans la foule enthousiaste, puis en plan moyen, s'approchant pour venir se glisser auprès du camarade Hodja lui-même, qui la prend dans ses bras ; puis en plan plus serré, interviewée par un journaliste, plan qui dure assez longtemps ; et c'est bien là que le manque de son devient critique : que disait cette militante, cette jeune mère (Anri naissait en 1974), que disait-elle que l'on n'entend plus ? La mère parle et le fils n'entend rien, n'entend pas plus que nous n'entendons. Lui et nous : spectateurs sans écoute, renvoyés à notre surdité essentielle. L'interview est dépourvue de son, mais ce qui manque, c'est précisément la parole de la mère. C'est-à-dire le sens.

Dans l'idée d'en savoir plus sur cette parole manquante (dans l'idée de retrouver du sens), le fils montre la bande image à sa mère : « Je ne savais pas qu'on avait ce film. C'est l'époque où j'étais militante ». Et elle rit. Je note au passage que c'est là, sans doute, un renversement de la situation de transmission. Ce que la mère n'a pas transmis à son fils, ce que le Parti n'a pas transmis aux enfants des

camarades, c'est précisément cette histoire d'un destin commun, brisé. Hodja meurt en 1985. Le mur tombe en 1989. Le régime albanais implose un peu plus tard. Restent des traces. Cette bande image par exemple. Et des corps. Ceux des militantes et des militants qui ont vécu le changement de régime, qui ont survécu à la disparition du monde — imaginaire, et bien réel aussi — qu'ils avaient contribué à construire. Le temps des démolisseurs succède au temps des constructeurs. Mais il faudra tout un chemin d'obstacles au fils pour comprendre cela, que sa mère finira par lui dire, quand elle aura retrouvé la parole, et non seulement sa parole, mais le sens de sa parole. En effet, quand le fils lui montre cette bande image, la mère ne se souvient pas de ce qu'elle a pu dire dans l'interview. Le journaliste qui a fait, hier, l'interview, grogne, aujourd'hui, que tout cela n'était que bouillie de langue de bois d'époque. Les témoins se dérobent, les « preuves matérielles » manquent. Plus l'énigme résiste, plus le fils s'engage. Agrandi, le gros plan de la mère cerne de manière presque obscène la bouche qui parle en silence et s'offre ainsi à une lecture sur les lèvres pratiquée par une sourde-muette. « Sur les lèvres » : il y a certainement une érotique en jeu dans ce renversement de la transmission — une transgression, qui revient pour le fils à lire sur les lèvres de sa mère les mots et le sens de ce qui la faisait jouir quand elle avait son âge (comment ne pas évoquer Georges Bataille : une érotique de l'engagement politique autant que du rapport mère-fils ?).

La bande film, transportée en vidéo, sera sous-titrée par les lettres des mots retrouvés. Coup de force, la mère ne se reconnaît pas dans ce texte qui sous-titre sa parole manquante : « Ça n'est pas possible ! C'est absurde ! C'est parler pour ne rien dire ! ». Et comme elle n'entend pas sa voix, elle ne peut croire à sa parole. Les mots, transcrits, passés de l'oral à l'écrit, n'ont plus le pouvoir qu'ils avaient dans la chair de la voix. Ce que la bouche disait alors est devenu étranger à l'oreille. Comprendre les mots reconstitués n'est pas comprendre le sens de ces mots. Le fils affirme que ce sont bien là les mots prononcés vingt ans plus tôt. Le visage actuel de la mère ressemble à celui de la jeune femme qu'elle était. Le sourire est le même, une grâce supplémentaire est venue l'embellir encore. La militante farouche et décidée s'est changée en une mère très douce et d'autant plus belle. Mais la voix d'hier est définitivement perdue. Dans l'opération de détection des phonèmes sur les lèvres parlantes, les mots sont revenus, pas la voix : nous sommes dans le calcul, pas dans le miracle.

Que faire contre le refus maternel de reconnaître cette suite de slogans, ces formules toutes faites, cette langue idéologique et non pas corporelle ? « Je vais lire les sous-titres, dit le fils, et tu liras sur tes lèvres ». C'est donc d'abord la voix du fils qui double celle de la mère. Mélange des voix où parler ensemble redevient possible — la promesse d'un duo : à la voix du fils revocalisant les mots de la mère, celle-ci ne peut s'empêcher de mêler par instants sa voix. Il aura fallu cet étrange doublage à deux voix pour que le discours inaudible, au propre et au figuré, soit réinvesti de désir et puisse donner lieu à l'amorce d'une croyance nouvelle sur les ruines de l'ancienne. La voix vivante

supplée la morte. Dans sa fidélité à elle-même la voix apparaît bien comme l'inscription du désir et l'agent de la croyance dans la durée, à travers les époques. N'étant plus actrice sur la scène politique mais spectatrice d'elle-même, spectatrice à son tour, comme son fils, comme nous, la mère se trouble d'avoir deux corps, un corps double, corps charnel et corps spectral, faisant retour en fantôme de ce passé refoulé — et non analysé — qui la hante, comme il hante toute la société albanaise, toute l'Europe ; et qui ne revient qu'entre les mains des sourds-muets, doublées du regard et de l'écoute du fils.

Le fils rend à sa mère ce qu'elle ne lui a pas transmis. Grâce à lui, elle se réinstitue comme source d'une transmission redevenue possible. Elle reprend la parole, et cette parole nouvelle se dit dans une langue qui est désormais incarnée, celle de l'expérience du sujet, de l'expérience qu'elle a fait de la perte, de la disparition des constructions révolutionnaires comme des langues de bois qui les portaient, une langue qui est à nouveau celle du corps passé par l'épreuve de l'absence, du corps confronté à son fantôme, du corps creusé par un manque incombable. Et c'est de ce manque qu'elle parle à son fils : manque de la révolution, manque d'un monde où l'on avait cru construire du sens. Ce monde n'est plus, mais ce sens manque, mais cette croyance est toujours un appel. La voix maternelle construit le futur de son fils depuis un passé à jamais perdu. Le fils reconstruit la parole maternelle perdue depuis un présent où presse l'urgence de retrouver quelque chose du sens perdu — combat pour un autre monde, une autre promesse d'humanité.

Tout ce que je viens de décrire — et qui est manifeste dans ce film de moins de trente minutes — peut être dit comme question de la séparation de la voix et du corps. »